

Pourquoi un seul r dans rère, mère et frère?

Autor(en): **Merk, Georges**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **47 (1983)**

Heft 187-188

PDF erstellt am: **14.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-399742>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POURQUOI UN SEUL R DANS PÈRE, MÈRE ET FRÈRE?

En général, les manuels de phonétique historique du français — anciens ou récents ⁽¹⁾ — considèrent comme une pure question de graphie l'alternance RR ou R que l'on constate dans le résultat français des groupes intervocaliques latins TR ou DR, que ces groupes soient primaires, latins (*atramentum*, *quadratus*), ou secondaires, romans, c'est-à-dire résultant de la chute d'une voyelle atone (le suffixe *-átor*, l'infinitif *claúdere*). En même temps les manuels admettent que fr. *père*, *mère*, *frère* viennent des accusatifs latins *patrem*, *matrem*, *fratrem*. Et certains linguistes, comme p. ex. Bourciez (§ 144), reconnaissent d'ailleurs que les formes avec un seul R *père*, *mère*, *frère* sont « obscures » et difficiles à expliquer. Seul Fouché (*Phonétique historique du français*, Paris 1958, pp. 719-720) a tenté d'expliquer l'alternance RR / R (issus indifféremment de groupes primaires ou secondaires) en prétendant qu'après voyelle brève (accentuée ou non) le résultat était RR (*hēdera* > *lierre*, *pētra* > *pierre*), et qu'après une voyelle longue accentuée ou après une diphtongue décroissante (accentuée ou non) le résultat était R (*rīdere* > *rire*, *crēdere* > *creire*, *vītrum* > *veire*). Mais F. de la Chaussée (p. 54, § 4.3.2.) réfute cette théorie de Fouché et — comme tous les autres, mais avec une insistance particulière — ne voit dans l'alternance RR / R qu'« un simple fait de graphie » (*ibid.* et § 4.2.2.2. et 16.4.3., ainsi que dans *l'Initiation à la Morphologie hist. de l'afr.*, Paris 1977, pp. 244 et 245, à propos des futurs). De son côté, J. Allières, *La formation de la langue française*, Coll. *Que sais-je?*, P.U.F. 1982, p. 34, parle de la graphie « intense » RR au lieu de R.

(1) Meyer-Lübke, *Gram. der rom. Sprachen*, Leipzig 1890-1902, I, § 494-5.
Nyrop, *Gram. hist. de la langue fr.*, éd. 1935, I, § 365 Rem., § 383.
Schwan-Behrens, *Gram. des Altfr.*, Darmstadt, éd. 1963, I, § 118.
H. Rheimfelder, *Altfr. Gram.*, München 1963, I, § 555.
E. et J. Bourciez, *Phonétique fr., Etude hist.*, Paris 1971, § 144.
F. de la Chaussée, *Initiation à la Phonétique hist. de l'afr.*, Paris 1974, p. 54 et Passim.

En fr. mod. bien sûr ce n'est plus qu'une question de graphie, la prononciation de RR est normalement identique à celle de R. Mais comment en est-on arrivé à cette distribution dans les graphies ? Voilà le problème. Il y a sur ce point un parallélisme du français avec le catalan qui a été mis en lumière par J. Coromines, *Entre dos llenguatges*, I, pp. 120-126, *El resultat del grup de consonants TR entre vocals en francès*, Barcelona 1976 (étude déjà amorcée dans *Algunes lleis fonètiques catalanes no observades fins ara*, in *Estudis Romanics*, 3, 1951-52 (54), pp. 201-205, mais à laquelle il n'est fait aucune allusion dans l'article de 1976). Coromines explique pourquoi dans les deux langues il y a l'alternance entre les graphies R et RR, pour le seul TR latin.

L'examen attentif du fr. mod. et une étude statistique des graphies du fr. médiéval (d'après T.L.) nous semblent révéler des tendances régulières qui nous conduisent, bien que par des voies différentes, à une hypothèse toute proche de celle de Coromines, c'est-à-dire : lorsque les groupes TR ou DR sont primaires, d'origine latine ou germanique, leur résultat français est à peu près toujours RR, et lorsque ces mêmes groupes sont secondaires, d'origine romane, le résultat est le plus souvent R :

latin (ou germ.) TR ou DR > fr. RR

roman T'R ou D'R > fr. R,

si bien que fr. *père, mère, frère* sont issus plutôt des nominatifs *pater, mater, frater* que des accusatifs.

A. — LES GRAPHIES DU FRANÇAIS MODERNE

Nous constatons :

I) TR ou DR primaires deviennent régulièrement RR :

lat. *quadratu* et les dérivés > fr. *carré, carrefour, carrière, équerre, équarrir*, etc.

germ. *fodr-* > fr. *fourrer, fourrage*, etc. (2).

(2) Le FEW, XV₂, 152a et 156b est le seul à distinguer deux étymons **fodar* « fourrage » et **fodr* « gaine, doublure ». Le REW (3405 et 3405a), Gam.

lat. *latronem* > fr. *larron*.

germ. *loþr* > fr. *leurre, leurrer*.

lat. *nutrire* et les dérivés > fr. *nourrir, nourriture*, etc.

lat. *patrinus, matrina* > fr. *parrain, marraine*.

lat. *petra* et les dérivés > *Pierre, perron*, etc.

lat. *putrire* et les dérivés > *pourrir, pourriture*, etc.

lat. *vitrum* > fr. *verre* et les dérivés *verrier*, etc.

Voici les « exceptions » (qui ne sont qu'apparentes) :

a) L'étymon n'est pas le terme du lat. class. avec le groupe -DR-, mais une forme déjà simplifiée dès le lat. vulg. :

fr. *carême* < *quar(r)esima*, non de *quadragesima* (Bl-Wart., FEW II, 1390 b, Fouché 719).

fr. *quarante* < *quar(r)anta*, non de *quadraginta* (Bl-Wart., FEW II, 1391 b, Fouché 719, Bourciez § 144).

b) Par suite de dissimilations, en français pré-littéraire, un des deux R du groupe RR a pu tomber, quand il y avait déjà un autre R dans le mot :

fr. (?) *araire* < *aratrum*, dans la mesure où l'on admet que ce mot est français et non occitan⁽³⁾.

(424a et 446a), Diez (142) et Kluge (226-227) ne connaissent qu'un seul étymon got. *fodr(a)*, aha. *fuotar*. Donc d'après le FEW, qui s'appuie sur Frings, dans le premier cas le groupe DR serait secondaire, dans l'autre primaire ; mais les Gallo-Romans ont-ils fait cette distinction ? Le résultat de l'unique afr. *fuerre* dans les deux cas semble dire que non. D'ailleurs l'allemand mod. *Futter* confond également les deux étymons en cumulant les deux sens « fourrage » et « doublure ».

(3) L'afr. a connu *arere*, bien qu'assez mal attesté : cf. Tobler, *ZRPh.* IX, 149 et Foerster, *ibid.*, XXIX, 1. Le FEW, XXV, 84 a, est plus affirmatif : afr. *arere* et *arere* (XIII-début XIV), *ererre* (1308), *arere* (1357). Le terme est encore employé en wallon, cf. ALF, carte *Charrue* et FEW, *ibid.* aliég. *heirere* et liég. *erere*. Mais la plupart des dictionnaires (dont Bl-Wart. et le TLF) estiment que fr. *araire* est un emprunt au provençal (1539) ; le mfr. *oyre, ouaire* < lat. *utrem* « outre » est lui aussi influencé par l'aprov. *oire* (Bl-Wart.). Si par contre on admet la possibilité d'une dissimilation dans *araire, erere* (et non **arairre, *ererre*), il faut noter que *aratrum* a très tôt subi des dissimilations : m-roum. *aratu*, ait. *arato*, log. *aradu* ; cat. *aladre* (à côté de *aradre*) et même grec mod. *alatron* (REW et FEW).

fr. *arrière* < *adretro* (et non **arriere*, « par dissimilation préventive », Fouché 721).

si fr. *derrière* semble contredire notre hypothèse en présentant les R dans l'ordre inverse de ce qu'on attendrait, l'explication est la suivante : lat. *deretro* > afr. *deriere* (et non **derierre*, par dissimilation), puis > *derrière*, soit par analogie sur *arrière*, soit d'après afr. *derrain*, qui était d'abord *dererain* (et non **dererrain* aussi par dissimilation) < *deretranus* (Bl-Wart., FEW III, 48 b, Gam. 308 b, Fouché 604). L'it. *deretano* a connu une dissimilation également (4).

c) Dissimilation, dès le lat. vulg., de deux T dans le même mot :

fr. *marâtre*, *parâtre* viendraient de lat. vulg. *marastra*, *parastru*, au lieu du class. *matrastra*, *patraster*, si l'on admet l'hypothèse de Fouché (p. 721) ; ou peut-être plutôt dissimilation des RR avec le R de la syllabe finale, au stade *marrastre*, *parrastre*, qui sont bien attestés en afr. :

	graphies T.L.	
	R	RR
<i>marrastre</i>	12	9
<i>parrastre</i>	8	8

(4) Le lat. *retro* a donné en afr. *riere*, employé surtout comme premier élément de mots composés comme *r(i)eregarde*, etc. Les graphies se présentent ainsi :

T.L. R : 21 / RR : 0
Gd.f. R : 64 / RR : 1

Il est clair que là aussi la dissimilation avec le R initial a joué. La dissimilation a été souvent retenue par les linguistes pour expliquer le résultat roman de lat. *fratrem*, p. ex. M.-L. Wagner pour le sarde *frate*, citant à l'appui Meyer-Lübke (loc. cit.). Pour le sarde peut-être, puisque le sarde mod. dit *patre* et *matre*. Mais si l'on admet la dissimilation pour le français *frère* < accus. *fratrem*, comment expliquer *père* et *mère*, eux aussi avec un seul R ? Il serait tout à fait improbable que *frère* à lui seul eût pu entraîner *père* et *mère*. Par contre afr. *fraror* (< **fratorum*) et afr. *frarin* (< **fratrinus*) s'expliquent probablement par dissimilation : d'ailleurs *fratrinus* a dû subir des dissimilations dès le lat. vulg. : gasc. *fadrine*, cat. *fadri*, *fadrina* (< **fatrinu*) et pg. *fradinho* (< (< **fratinu*) (REW et FEW).

- d) Les cas de *cathedra* > afr. *chaière* > fr. *chaire* et de
tonitru > afr. *tonoire* > fr. *tonnerre*.

Ces mots ont subi en lat. vulg. un déplacement d'accent *cáthēdra* > *catédra* ⁽⁵⁾, *tónitru* > *tonitru*, comme aussi *colubra* et *integrū*. L'explication que donnent les linguistes de ce phénomène est le plus souvent très embarrassée. C'est G. Straka (*TraLiLi*, II, 1, pp. 48-49) qui en a trouvé la solution la plus probable et la plus argumentée. Il constate (avec kymogrammes à l'appui, p. 95) qu'entre une occlusive et R se glisse une voyelle de passage proche d'un E, si bien que *cáthēdra* et *tónitru* se seraient prononcés en réalité *catédāra* et *tonitāru*, ce qui a obligé l'accent à se déplacer d'une syllabe (Corominas, *Est. Roman.*, loc. cit. p. 205, note 6, signale lat. vulg. et médiév. *arbiterium* pour class. *arbitrium*, *Notes Tiron.* jusqu'à Du Cange). Cette voyelle de passage a été particulièrement sensible dans *cathedra* et dans *tonitru* puisque ce sont des proparoxytons. Si donc le point de départ en lat. vulg. a été **catédāra* et **tonitāru*, il n'y avait plus de groupe primaires DR, TR, et donc le résultat un R dans *chaière*, *chaire* et dans afr. *tonoire* est normal.

- e) Le passage de afr. *tonoire* à fr. mod. *tonnerre* ⁽⁶⁾.

D'après T.L. la graphie *tonoire* (avec un seul R) est de loin la plus fréquente en afr. (12 contre 3), ce qui est conforme à ce que nous venons de voir dans le § précédent. La prononciation moderne résulte de l'évolution *wε* > *ε*, comme dans un certain nombre d'autres mots. Bien que la graphie RR ne soit pas inconnue en afr. (3 attestations dans T.L.), elle ne s'impose qu'au XVI^e s. (1560, Calvin, FEW). Avait-on alors conscience que ce mot venant du latin *tonitrus* comportait un groupe TR qui « devait » donner normalement RR ? A joué également le parallèle avec fr. *verre* < afr. *voirre* < lat. *vitrum* : ici, même évolution *wε* > *ε*, mais en plus RR < lat. TR primaire. *Verre* avec RR aurait-il

(5) Pour Meyer-Lübke (loc. cit.) *chaière* < *cathedra* serait « régulier ». Au § 594 il constate le déplacement de l'accent sans l'expliquer. Pour Rheinfelder I, § 28, lat. vulg. *cathēdra* aurait conservé l'accent grec *Καθῆδρα*. Mais il ne parle pas des cas de *tonitrus*, *colubra*, *integrū*. Enfin selon Fouché (721) au stade *tšašješra* il y aurait eu dissimilation du deuxième *š*, d'où afr. *chaière*. Pour Corominas, *Est. Roman.*, loc. cit. p. 205, *cathedra* > cat. *cadire* serait une évolution normale (DR > IR) comme dans *quadrum* > cat. *caire*.

(6) Corominas (p. 121) a tort de dire « S'ha escrit sempre ... *tonnerre* ... ».

entraîné *tonnerre* avec RR, puisque de part et d'autre *wε* a passé à *ε* ? Ou bien la gémation de R est-elle expressive, plus ou moins onomatopéique ? Il est probable que toutes ces causes soient intervenues à la fois.

II) T'R et D'R secondaires deviennent le plus souvent fr. mod. R :

— les infinitifs lat. *claudere* (et composés) > fr. *clore*, *éclore*, *exclure*, etc.

credere > fr. *croire*,

ridere > fr. *rire*,

— lat. *desiderare* > fr. *désirer*,

— le suffixe lat. *-ator* > fr. *-ère* (*tropator* > *trouvère*),

— lat. *quaternionem* > afr. *carignon* et *car(r)egnon* > fr. *carillon*,

— le parfait 6^e pers. *viderunt* > fr. *virent*.

Mais :

— *hedera* > *lierre*,

— *butyrum* > *beurre*, et ses dérivés.

C'est dans ces mots (où le groupe dentale + R est secondaire) que se manifeste effectivement l'alternance dont nous avons parlé plus haut : une alternance aveugle et fantaisiste de pure orthographe ? Nous ne le pensons pas. Ici l'évolution phonétique des groupes secondaires T'R et D'R dépend essentiellement de la date de la chute de la voyelle atone. Or la date de cette chute est extrêmement variable selon l'environnement phonétique et l'emploi usuel de chaque mot. Impossible donc de donner une règle générale. Si cette chute est précoce, la dentale est mise en contact, précoce lui aussi, avec le R qui, ne l'oublions pas, est alors apico-alvéolaire, si bien que la dentale (surtout au stade *d* ou *δ*) a tout le temps d'être assimilée complètement au R subséquent et le résultat français est alors RR : *hedera* > *lierre*, *butyrum* > *beurre*. C'est le cas aussi pour un grand nombre de futurs (et de conditionnels, bien entendu). On sait que la soudure entre l'infinitif et l'auxil. *ajo* s'était faite dès le IV^e s. (F. de la Chaussée, *Morphol. de l'afr.*, p. 238), avec chute de la voyelle de l'infinitif devenue prétonique (**voleraio* > **volraio*), chute qui s'est produite de toute façon avant l'apparition de l'épenthèse (IV^e s.), sinon nous n'aurions pas eu la forme **voldraio*. La précocité de l'amuïssement de cette voyelle prétonique explique en partie tout au moins, la présence de RR dans de nombreux futurs, dès l'afr., p. ex. :

mostrerai > mosterrai

offrerai > offerrai

ovrerai > overrai

soffrerai > sofferrai

(Fouché, *Le verbe français*, §§ 199 et 213).

D'ailleurs on sait que la voyelle prétonique des futurs était tellement débile qu'elle pouvait tomber même quand elle venait d'un *a* latin : *menerai* > *menrai*, *donerai* > *donrai*, lesquels par assimilation pouvaient aussi devenir *merrai*, *dorrai*. La chute de cette voyelle s'est produite surtout dans les verbes du 1^{er} groupe dont le radical se terminait par R :

afr. demorerai > demorrai

durerai > durrai

espererai > esperrai

jurerei > jurrai

etc. (Fouché, *ibid.*, § 198).

Cette habitude de voir RR aux futurs s'est même étendue à des verbes où elle n'avait pas de raison d'être : **esseraio* > afr. *serrai* (*Les Quatre Livres des Rois*), **diceraio* > *dirrai* (*Ps. Oxf.*). Les seuls futurs qui sont toujours attestés avec un seul R (malgré la précocité du groupe D'R) sont précisément ceux où s'est produite une dissimilation lorsque le verbe commence par un R :

**raderaio* > afr. *rerai*

**rideraio* > fr. *rirai*

**roderaio* > afr. *rorai*,

ce qui nous ramène au cas vu plus haut dans *rière* (et *arrière*, *derrière*).

Si par contre la chute de la voyelle atone entre dentale et R intervient tardivement, surtout quand il s'agit d'une voyelle finale (dont la chute n'a lieu qu'aux VII-VIII^e s.), la dentale, restée longtemps intervocalique sans contact direct avec le R subséquent, n'a plus eu le temps d'être assimilée par celui-ci : le résultat est alors un seul R. La dentale, spirantisée, n'a été en contact avec le R que pendant un laps de temps assez court, juste assez pour nécessiter en finale la voyelle d'appui -ə :

Imperator > *emperedrə* > *emperere*

tropator > *trovedrə* > *trouvere*.

Et c'est ainsi que s'expliquent les mots dits « obscurs » :

pater > *pader* > *pedrā* > père
mater > *mader* > *medrā* > mère
frater > *frader* > *fredrā* > frère.

Raynaud de Lage, *Manuel pratique d'ancien français*, Paris 1964, p. 173, admet *pater* > père avec la même évolution phonétique que nous venons de donner, mais p. 3 il admet aussi le nominatif *arbor* > arbre, ce qui est étonnant pour un mot désignant un inanimé. J. Allières, *op. cit.*, pp. 48 et 50, semble supposer une double évolution et présente une véritable déclinaison :

cas sujet sing. *pater* > père et *mater* > mère
cas régime sg. *patre* > père et *matre* > mère

mais p. 34, pour illustrer l'évolution de lat. TR, il cite ensemble sur le même plan *latrone* > larron, *petra* > pierre et *patre* > père (sans précision de cas).

B. — LES GRAPHIES MÉDIÉVALES

Nous n'ignorons pas que tabler sur les graphies médiévales peut paraître une gageure, surtout que dans le domaine étudié ici précisément nous avons découvert des inconséquences flagrantes : « Quand un laRRon ou laRonesse avoit emblee une oevre ourdie » (*L. Mest.*, T.L.), « Et aus paRRins et aus maRines » (*Barb. u. M.*, T.L.), ou bien la dualité des attestations *aRere* et *aRRere* (FEW, XXV, 83 a, *aratrum*), inconséquences qui se manifestent aussi quand l'étymon contient RR primitifs : « Fait t'ont maRRi ti veneör, Ne te doiz ja maRir de chace » (*Trist. Bér.*, T.L.), ou bien les graphies *ferer*, *feraille* aussi nombreuses que celles de *ferrer*, *ferraille* (Gdf).

Mais il faut voir les choses de plus haut. Nous avons pris en considération, d'après T.L., de grands ensembles d'attestations, selon les familles de mots, pour essayer de déceler les tendances générales qui apparaissent dans les graphies. Et voici les constatations que nous avons faites :

I) Résultat en afr. de TR/DR primaires :

	graphies		
	R	RR	
<i>atramentum</i> > <i>arrement</i>	2	9	
racine <i>quadr-</i> > <i>carr-</i> ⁽⁸⁾	13	81	
racine <i>fodr-</i> > {	<i>fuerre</i> 1 « fourrage »	6	28
	<i>fuerre</i> 2 « fourreau »	6	21
	dérivés <i>fourr-</i> ⁽⁹⁾	25	78
racine <i>latr-</i> > <i>lerre, larr-</i> ⁽¹⁰⁾	35	123	
racine <i>matr-</i> > <i>marr-</i> (sauf <i>matrem</i> et <i>matrastra</i>) ⁽¹¹⁾	5	22	
racine <i>nutr-</i> > <i>norr-</i> ⁽¹²⁾	103	220	
racine <i>patr-</i> > <i>parr-</i> (sauf <i>patrem</i> et <i>patraster</i>) ⁽¹³⁾	17	19	
racine <i>petra</i> > <i>pierre</i> + dérivés ⁽¹⁴⁾	80	177	
<i>petrosilium</i> > <i>perresil</i>	5	3	
racine <i>putr-</i> > <i>pourrir</i> + dérivés ⁽¹⁵⁾	27	84	
racine <i>vit-</i> > <i>verre</i> + dérivés ⁽¹⁶⁾	39	68	
Total	363	933	

Ces chiffres sont éclairants : dès l'afr. la tendance à la graphie RR pour lat. TR ou DR est très nette. Toujours (sauf une fois pour *perresil*) les

(8) *Carré, carrefor, carrel, carrelet, carreör, carrer, carreüre, carrière, carroge, carrogier.*

(9) *FORAGE, forrel, forrelier, forreör, forrer, forreüre, forrier, forrière, forroyer.*

(10) *Larrecin, larrecine, larrecinos, larronaille, larroncel, larroner, larronnesse, larronie, larroniere.*

Les occurrences des seuls *lerre* et *larron* sont les suivantes :

	R	RR
<i>lerre</i>	5 (= 22 %)	23
<i>larron</i>	11 (= 27 %)	40

L'identité de ces résultats montre que la place de l'accent *lätro* / *latrönem* ne joue aucun rôle dans l'évolution de TR.

(11) *Marraine, marreglerie, marreglier, marriz.*

(12) *Norrice, norreçon, norrement, norreture, norricier, norrier, norriier, norrin, norrissance, norrissement, nourrisseör.*

(13) *Parrain, parrin, parrinage.*

(14) *Perré, perrecele, perreüz, perrele, perreör, perrer, perrerie, perrette, perrier perriere, perrin, perroi, perron, perros, pierrerie.*

(15) *Porreture, porreüre, porriement, pourris, pourrissable, pourrissement, pourrisseur, pourrisseüre, pourrisson.*

(16) D'après Gdf : *verrage, verrée, verreglaz, verreglacier, verrer, verrerie, verri, verrie, verrier, verrierer, verrieur, verrin.*

occurrences en RR sont plus nombreuses et le plus souvent de loin beaucoup plus nombreuses que celles en R (17).

II) Résultat en afr. de T'R/D'R secondaires :

	R	RR
infinitifs en -dēre (18)	90	6
suffixe -ator (19)	130	62
<i>butyrum</i> > <i>bur(r)e</i> , <i>beur(r)e</i> + dérivés	6	7
<i>quaternionem</i> > <i>car(r)egnon</i>	10	6
<i>considerare</i> > <i>consirer</i> + dérivés (20)	30	26
<i>desiderare</i> > <i>désirer</i> + dérivés (21)	50	28
<i>hedera</i> > <i>ierre</i> (22)	11	14
<i>latericius</i> > <i>larriz</i>	32	24
parfait 6 ^e pers. <i>occiderunt</i> > <i>ocirent</i>	1	0
<i>presbyter</i> > <i>provoire</i>	46	3
<i>veterescere</i> > mfr. <i>verir</i> « se gâter »	3	2
(d'après Huguet)		
Total	399	178

(17) Très souvent la graphie R est le fait de textes picards ou anglo-normands (p. ex. *noric(h)e*, *norec(h)on*, *noreture*, *norissance*, *norissement*, *piere* ou *pere* (= fr. *pierre*), *porir*, *poureüre*, etc. D'ailleurs c'est principalement dans ces dialectes qu'un — ə — s'intercale entre dentale et R (cf. M.K. Pope, *From latin to modern french*, éd. 1952, § 372 ; et Gossen, *Gram. de l'a.pic.* § 44, les graphies *menesterel*, *pateron*, etc. et § 74 les futurs *aprendera*, *atendera*, *combatera*, *vivera*, etc.), ce qui nous ramène aux cas de *cathedra*, *tonitrus* vus plus haut : donc dans ces dialectes TR ou DR latins deviennent D'R secondaire, d'où R, conformément à notre hypothèse. Cette intercalaison d'un — ə — entre dentale et R — générale d'après G. Straka — se manifeste aussi ailleurs d'une façon expresse, p. ex. dans lat. *latro* > piem. *lader*, Como *lădar*, engad. *ledar* (FEW, V, 201 a).

(18) *Claudere*, *credere*, *occidere*, *pedere*, *radere*, *ridere*, *rodere* > respectivement *clorre*, *croire*, *ocire*, *poire*, *rere*, *rire*, *rorre*. Il faudra attendre le *Dict. Ac.* 1762 pour trouver une graphie *clorre* (FEW, II, 751, note 23). Quant à *croirre*, c'est Malherbe qui aurait réclamé cette graphie (FEW, II, 1309, note 7).

(19) Dans les cas sujets suivants : *ajuerre* (adjutor), *bordere*, *chantere*, *conissiere*, *contere*, *cultivere*, *decevere*, *emperere*, *encusere*, *fablere*, *fleütere*, *fotere*, *harpere*, *janglere*, *jonglere*, *jugiere*, *lechere*, *leütere*, *mentere*, *norrissere*, *pechere*, *peschere*, *plaidiere*, *poignere*, *prechere*, *recordere*, *souhaidiere* (Gdf), *trichere*, *trompere*, *trovere*, *vantere*, *vielere*. — Coromines (p. 124) souligne bien l'opposition entre afr. *empereRe*, < *imperator* (avec T'R secondaire) et afr. *empereRRiz* < *imperatoricem* (avec TR primaire).

(20) *Consire*, *consirée*, *consirer*, *consirros*, *consurroison*.

(21) *Desirable*, *desirance*, *desiraument*, *desirée*, *desirement*, *desireör*, *desirier*, *desiror*, *desiros*.

(22) D'après les attestations de T.L., Coromines (p. 125, note 2) a tort de dire

Là aussi la tendance générale apparaît clairement. Dès l'afr. les groupes secondaires dentale + R aboutissent le plus souvent à R ; les deux seuls où la tendance est inversée sont *beurre* et *ierre* « lierre » ; ajoutons les futurs vus plus haut. Donc les graphies médiévales préfigurent déjà très nettement les graphies modernes et nous pouvons affirmer (avec les réserves concernant la date de l'amuïssement de la voyelle atone) que le plus souvent, dès l'afr., T'R et D'R > R.

III) Cas particuliers :

a) *iterare/errare* : On sait que ces deux verbes se sont fondus l'un dans l'autre phonétiquement et sémantiquement pour ne donner qu'un verbe fr. *errer*. Dans leur Dictionnaire, T.L. pensent pouvoir encore distinguer deux verbes *errer*. Voici les graphies pour l'un et pour l'autre :

	R	RR
<i>errer</i> 1 « irgehen » < <i>errare</i>	0 (0 0/0)	7
<i>errer</i> 2 « voyager » < <i>iterare</i>	26 (33 0/0)	80

La différence entre les deux verbes est symptomatique. Là où le groupe T'R est secondaire la graphie R est relativement fréquente. On constate la même tendance dans les formes fortes soit de l'indicatif présent, soit dans le déverbal *erre*, *oir(r)e*, c'est-à-dire là où l'on reconnaît l'étymon *iter-*, puisque la voyelle initiale étant accentuée a pu se diphtonguer :

	R	RR
indic. prés. <i>eir(r)e</i> , <i>oir(r)e</i> , etc.	6	3
substantif « marche, voyage » :		
{ forme non diphtonguée <i>erre</i>	0	31
{ formes diphtonguées <i>eir(r)e</i> , <i>oir(r)e</i>	33	21

C'est clair : lorsque l'origine *iter-* était encore sensible, la graphie R prédomine, malgré l'influence de *errare* ; quand elle est effacée et que la fusion avec *errer* < *errare* est consommée, c'est la graphie RR qui l'emporte. Cela est confirmé par le substantif *errement* « voyage » où les graphies RR sont les seules à apparaître (26 contre 0), pour la raison que là le radical *iter-* n'est plus accentué, et que l'attraction de *errare* a été totale.

que « la grafia amb una r simple predomina en *bure* per *beurre*, ... (en) *lire* per *lierre* » ; il cite pour chacun de ces termes Jean d'Outremeuse, qui géographiquement et chronologiquement n'est pas une bonne référence pour établir une « prédominance ».

b) lat. class. -TR- n'est plus intervocalique à un moment de son évolution, c'est-à-dire que les groupes consonantiques TR + cons. (ou peut-être déjà RR + cons.) et cons. + TR (ou peut-être déjà cons. + RR) se simplifient en perdant le R médian :

Dans *repatriare*, le -i- devient yod, donc le groupe TR n'est plus strictement intervocalique ; selon Fouché (922) on aurait l'évolution suivante :

-trj- > -drj- > -jdrj > jrj :
 ainsi *repatriare* > **repaidrj* > *repaier*
 et *arbitriu* > **arbeidrjo* > *arvoire*.

D'après T.L. les occurrences de la famille *repatriare* + dérivés ainsi que celles de *arvoire* apparaissent ainsi :

	R	RR
<i>repaier</i> + dérivés (23)	218	0
<i>arvoire</i>	6	1

C'est ce que l'on constate également dans d'autres mots où, à la suite de l'amuïssement d'une voyelle, le groupe RR n'étant plus intervocalique devient R :

afr. *derrenier* > fr. *dernier*,
 afr. *larnie*, *larnesse* pour *larronie*, *larronesse*,
 afr. *larrecin* > fr. *larcin*,
 afr. *marreglier* > fr. *marguillier*,
 afr. *nurture* pour *nurreture*,
 afr. *pierge* < *petrica*,
 afr. *perresil* > fr. *persil*.

c) les verbes afr. < lat. -*cútere* (composés de lat. *quatere*) : ils ont très souvent RR à l'infinitif :

	R	RR
lat. <i>excutere</i> > { <i>escorre</i>	4	7
{ <i>rescorre</i>	7	20
lat. <i>succutere</i> > <i>secorre</i>	0	5

(23) *Repairance*, *repaire*, *repairement*, *repaïreson*.

Avec Fouché (721), nous pensons que le verbe afr. *corre* (lat. *currere*) n'est pas étranger à la prédominance de la graphie RR : c'est l'homonymie avec *recorre* « recourir » et avec *secorre* « secourir » qui provoque le grand nombre de graphies RR.

d) Coromines (pp. 125-126, note 2) cite afr. *ambure* « tous les deux » qu'il dit venir du nominatif *ambo uter* (à cause de la graphie un R). Si comme le supposent le FEW (XXIV, 410 a, *ambo*) et F. de la Chaussée (*Morphol.* p. 52), l'étymon doit être le pluriel **ambutri*, la présence d'un seul R dans *ambure* s'expliquerait de la même manière que dans *chaiere* et dans *tonoire*, c'est-à-dire que le proparoxyton **ámbŭtri*, devenu **ambŭtəri*, a subi un déplacement d'accent. D'autre part, la combinaison **ambutri* ressemble fort à un calque du grec ἀμφότερον qui en a pu influencer l'évolution phonétique (par l'intermédiaire d'un **amboteron*, d'où la graphie R). Cornu (*Rom.* 11, 109) réfute l'étymon ἀμφότερον qui avait été proposé par Diez et signale l'existence du simple *ure* < *uter* (*Les Quatre Livres des Rois*).

C. — PÈRE, MÈRE, FRÈRE

L'argumentation des §§ précédents permet donc de conclure sur le problème général : la graphie R remonte normalement à un groupe T'R secondaire (quand la chute de la voyelle atone n'est pas très précoce), si bien que *père*, *mère*, *frère* sont très probablement issus des nominatifs latins *pater*, *mater*, *frater*, et non des accusatifs respectifs ; sinon leur graphie serait RR. Dans T.L. les graphies se présentent ainsi :

	R	RR
pere	84	1 (24)
mere	86	0
frere	71	0
Total :	241	1

(24) Cette unique attestation de *perre* par T.L. est des *Quatre Livres des Rois* (éd. Le Roux de Lincy, p. 78, ligne 14) au cas régime *mun perre*. Mais à la même page, ligne 18 (et souvent ailleurs) le copiste a écrit *mun pere*. Les cas sujets sont toujours *mis*, *tis pere(s)* avec un seul R. Meyer-Lübke (loc. cit.) a également cité une graphie *perre* dans le *Psautier d'Oxford* (éd.

La disproportion énorme parle d'elle-même. Dans ces chiffres nous n'avons pas tenu compte des graphies archaïques *-dr-* que nous allons examiner à présent.

I) *Les graphies -DR- dans les Serm. Str., Passion, St. Léger, St. Alexis :*

Dans ces œuvres on lit fréquemment, suivant les manuscrits, les graphies *pedre, medre, fredre* (aussi bien cas sujets que cas régimes), à côté des formes plus « modernes » *pere, mere, frere* (cf. *Alexis* 601 « le pere e la medra »), ainsi que *edrat* < *iteravit*, *edriers* (déverbal de *errer* < *iterare*) à côté du participe *errant* « cheminant », *considrer* à côté de *consir(r)er*, *emperedre* à côté de *emperere*. Dans tous ces termes, la graphie DR représente lat. T'R ou D'R secondaires ; ce qui est conforme à notre hypothèse. Mais il y a aussi des mots où DR représente lat. TR ou DR primaires : *nodrir* (*Al.* 32), *pedra* (*Pass.* et *Al.*), *redre* < *retro* (*Pass.*), *ladron* (*Pass.*). Que peut-on conclure de ces graphies archaïsantes ? Rien de sûr, sinon que *pedre, medre, fredre* ne remontent pas forcément à des accusatifs *patrem, matrem, fratrem*, puisque DR peut aussi bien venir de T'R secondaire, donc des nominatifs *pater*, etc. D'ailleurs, quelle est la valeur phonique de ce D dans les graphies DR ? Dans de nombreux mots qui figurent dans les œuvres envisagées, on constate l'équivalence entre les graphies *-d-* et *-th-* ou *-dh-* : *contrede* (*Al.* 133) et *cuntretha* (*Al.* 20 et 75), *honurede* (*Al.* 19) et *honorethe* (*Al.* 604), *ledece* (*Al.* 142, etc.) et *lethece* (*Al.* 70), etc., etc. Il semble donc que ce *-d-* est une spirante qui d'ailleurs n'est sans doute plus prononcée à l'époque du copiste (Lausberg, in *Arch. f. das Studium der neueren Sprachen*, 191, p. 285 sq.). Voir aussi Linskill (éd. de *St. Léger*, pp. 54-55) pour qui le *-d-* de *fredre, medre*, etc., est « constrictif interdental » comme le *-d-* intervocalique des graphies *vide* (lat. *vita*) qui « pour le copiste occitanien a seulement une valeur graphique ». Il en va de même pour la graphie *une spede* (*Eulalie*) qui ne correspond pas non plus à la prononciation (de la Chaussée, *Phonétique*, § 4.3.2.).

Fr. Michel, *Ps.* 21, 4 : li nostre perre). Alors que le mot *père* revient 19 fois dans les *Psaumes*, la graphie *perre* (21, 4) y est unique, partout ailleurs on lit *pere(s)*. Enfin dans la *Chanson d'Auberi* (Ms Vatican) nous avons découvert une graphie avec RR : « Mais li tiens perres erra moult malement » (A. Tobler, *Mittheilungen aus altfr. Handschriften I, Auberi*, 243,10). Est-ce la proximité de *erra* qui est la cause de la graphie RR... ?

II) *Survivance des nominatifs latins :*

D'un point de vue plus général, au niveau de la langue et non plus seulement des graphies, un nominatif latin a-t-il pu se maintenir dans nos trois mots *pater, mater, frater*? Au sujet de la survivance d'un nominatif latin il n'est pas question de reprendre ici l'argumentation que nous avons exposée dans notre thèse (*Les héritiers et les substitués du suffixe lat. -tione en Gallo-Romania*, pp. 941-947 et 981-982). Retenons le point essentiel : un nominatif latin peut survivre dans les langues romanes si le terme désigne un être animé, suffisamment employé au cas sujet comme être agissant. Or *père, mère* et *frère* sont des termes de la famille qui, pour les mêmes raisons que *filis* et *sœur* peuvent venir d'un nominatif ; bien plus, ce sont des appellatifs qui non seulement dans la vie familiale, quotidienne, mais aussi et surtout dans les milieux ecclésiastiques sont employés très fréquemment au nominatif-vocatif. Sans oublier que le nominatif paraît dans bon nombre de formules liturgiques, de prières très usuelles ou d'hymnes : « Pater noster qui es in coelis... » (d'où fr. *patenôtres*), « Sancta Maria, mater Dei, ora pro nobis peccatoribus... », « Salve regina, mater misericordiae... », « Stabat mater dolorosa... », ainsi que dans plusieurs phrases très célèbres — et souvent répétées — des Évangiles, concernant l'agonie du Christ : « Abba Pater, ... » (Marc 14, 36), « Pater, si vis, transfer calicem istum a me... » (Luc 22, 42), « Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt... » (Luc 23, 34), « Pater, in manus tuas commendo spiritum meum » (Luc, 23, 46) ⁽²⁵⁾.

Le français serait-il la seule langue où ces nominatifs *pater*, etc., aient survécu? En catalan *pare, mare, frare* sont issus des nominatifs *pater*, etc. (selon Corominas). L'anc. ital. a connu *pate* et *mate*; *frate* s'est maintenu jusqu'aujourd'hui au sens de « religieux ». D'ailleurs en italien moderne *fratello* et *sorella* sont les diminutifs des anciens nominatifs *frate* et *sora* (employés, entre autres, par St. François d'Assise dans son *Cantico delle Creature*). L'allemand a été en contact avec le nominatif *pater* une première fois avant la première mutation consonantique : *Pfetter* = « pater spiritualis » (cf. angl. *Godfather*), c'est-à-dire « parrain », une seconde fois par un emprunt direct du XII^e s. sous la forme *Pate* « parrain » (Kluge).

(25) Nous avons montré dans notre thèse (op. cit. p. 945) que même le terme abstrait lat. *laus* a pu survivre sous la forme nominative dans aprov. *laus* et afr. *los*, parce que c'était un terme souvent employé dans des formules liturgiques et dans les *Psaumes*.

Rien ne s'oppose donc, ni sur le plan de la langue, ni sur celui de la phonétique, ni du point de vue des graphies, à admettre que *père*, *mère* et *frère* remontent aux nominatifs latins plutôt qu'aux accusatifs. C'est la meilleure façon, semble-t-il, d'expliquer la présence d'un seul R, que la plupart des manuels considèrent comme une anomalie⁽²⁶⁾.

Strasbourg.

Georges MERK

(26) Reste à expliquer le parallélisme entre le catalan et le français contre ou par-dessus l'occitan. Selon Coromines on a :

	catalan	français	occitan
TR primaire	DR	RR	IR
T'R second.	R	R	IR

Mais si Coromines avait étendu ses investigations aux groupes sonores DR / D'R (comme il l'a fait dans *Est. Roman.*, *loc. cit.* p. 205, bien que très sommairement et par simple allusion), le présent tableau se compléterait ainsi :

	catalan	français	occitan
DR primaire	IR (1)	RR	IR
D'R second.	IR (2)	R	IR
	IR → UR (3) p. analogie		

1) *quadr-* > *cair-*.

2) *considerare* > *consirar*,
desiderare > *acat. dezirar*,
viderunt > *viren / veiren / veren*.

3) *credere* > *creure*,
ridere > *riure*,
occidere > *aucir / auciore*.

cf. Ollerich, *Ueber die Vertretung dentaler Consonanz durch U im Catala-nischen*, Bonn 1887, §§ 53 et 57 ;

Fouché, *Phon. Hist. du Roussillonais*, Toulouse 1924, p. 132 ;

Badia, *Gram. Hist. Cat.*, Barcelona 1951, § 95, III.

Ainsi l'occitan n'est pas aussi isolé, puisque DR prim. > IR en cat. comme en occitan. Mais au début de l'époque littéraire la situation était encore moins tranchée. Dans la *Chanson de Ste Foy* (éd. Hoepffner), si en général TR prim. est transcrit IR, on rencontre aussi *pedrun* « perron » (v. 550) ; et D'R second. est transcrit DR : *ridre* (v. 236), *considrar* (v. 503). Dans l'*Évangile de St. Jean* T'R second. est quelquefois transcrit DR (*Salvadre*), bien que généralement IR. Inversement l'acat. a aussi connu des graphies IR : *emperayre*, *noyritz*, *cayre*, *cayrat*, futur de *cadere*, *veyra*, futur de *videre* (d'après E. Hoepffner, *op. cit.* pp. 76-77).

Quelle peut être la conclusion... ? Ou bien l'occitan aussi avait fait la différence entre TR primaire et T'R secondaire, différence qui a pu être effacée déjà avant l'époque littéraire, ou bien le catalan et le français ont eu chacun une évolution parallèle, mais indépendante l'une de l'autre.

